Quarante-cinquième année. — N° 184. (EDITION DU MATIN) MARDI 3 JUILLET 1900.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr. Les autres Départements et l'Étranger le port en sus. Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78

Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Wattecrey, rue Saint-Jacques, 30. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 48, rue de la Madeleine. — A Moscou, chez M. Hasse Lamovas, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

TEMPS ÉTRANGE

« Il semble que nous vivions dans un temps bien étrange pour que nous en soyons venus à un moment « où il faille défendre l'armée. »

Qui vient de prononcer sur la situation actuelle ce jugement, malheureusement trop vrai ? c'est un patriote ? est-ce un de ces nationalistes que la presse gouvernementale accuse de supposer des attaques imaginaires contre l'armée pour se donner l'occasion d'y répondre, absolument comme le ministère s'efforce de faire croire aux naïfs que la République est nécessaire afin de pouvoir, sous prétexte de la défendre, se livrer aux plus dangereuses fantaisies ?

Non, ce jugement émane d'une autorité officielle. Il a été formulé, à la cérémonie annuelle du général Hoche, par un membre du gouvernement.

Le ministre de l'instruction publique, M. Leygues, a fait assaut de lyrisme avec M. de Courcel, pour exalter l'armée, et a peut-être cru s'honorer en disant qu'il était plus fier d'appartenir à la grande famille militaire, que d'appartenir à la coalition ministérielle.

N'est-ce pas le cas de demander : qui trompe-t-on ? à moins que M. Leygues n'ait commencé par se tromper soi-même.

Assurément on ne peut relever dans les paroles publiques d'aucun des ministres les outrages contre l'armée dont sont coutumiers les amis qui ont entouré le cabinet dès la première séance de leurs compromettantes sympathies, et qui, malgré la cassure imminente, à le faire vivre.

Le gouvernement n'a pas outragé l'armée ; il a fait pis : il a pactisé avec ses insulteurs, les a encouragés, favorisés ; il a servi leurs desseins en travaillant lui-même à énerver la force de la discipline et l'autorité du commandement.

Des généraux ont été traités en suspects, éloignés de leurs fonctions, parce que leur respect du pouvoir civil n'allait pas jusqu'à partager son zèle pour l'« Affaire ».

M. Leygues appartient à un cabinet qui fait la joie des ennemis de l'armée et il déplore de vivre en un temps où il est nécessaire de défendre l'armée. A-t-il donc parlé sérieusement ? Un des soutiens du ministère, M. Gérault-Richard, sachant que M. Leygues est du Midi, avertit le public de ne pas prendre au sérieux un militarisme de fin de banquet, et, dans le style courtois dont il est coutumier, il déclare que le discours du ministre est « de la blague ».

Le grand maître de l'Université sera sans doute médiocrement flatté de ce jugement porté sur sa prose par un ami, mais il s'est vengé par avance.

« Qui donc attaque l'armée ? » disait M. Leygues, et M. Gérault-Richard répond par un article où l'on trouve les affirmations suivantes : L'armée déforme le corps le cerveau, l'âme de la jeunesse française. Ses chefs n'ont qu'un idéal : fusiller les républicains et les socialistes français, et qu'une peur : la guerre.

Il est difficile de réunir, en moins de mots, plus et de plus cruels outrages.

Le ministre a qualifié les auteurs de ces attaques : « Ce sont, s'est-il écrié, des criminels ou des fous. »

M. Leygues et M. Gérault-Richard peuvent s'embrasser ; ils sont quittes.

Informations

LA SECONDE REPRÉSENTATION DE « TOUTE LA FRANCE »

Paris, premier juillet. — A 1 h. 1/2, une foule considérable se pressait dans les jardins de la présidence de la Chambre pour assister à la seconde représentation de « Toute la France », à laquelle M. P. Deschanel avait convié spécialement le monde ouvrier. Grand succès pour les artistes et les décorateurs.

UN TROU DANS LA CAISSE

Paris, 1er juillet. — M. Cotillon, commissaire de police du quartier Rochechouart, a conduit, hier, au parquet, après lui avoir fait subir un assez long interrogatoire, un M. L..., caissier d'une société dont le capital a été constitué en vue de la création et de l'exploitation de l'une des attractions de l'Exposition. Une plainte avait été portée contre M. L..., par le président du conseil d'administration de cette société, informé qu'une somme de 183.000 francs manquait dans la caisse.

Un juge d'instruction, M. Aubry, ayant été commis aussitôt par M. Bulot, procureur de la République, M. L... fut de nouveau interrogé en présence de son avocat, Me Boudon.

Comme il paraît résulter des explications fournies par M. L..., qu'il ne semble pas avoir profité de la somme disparue, cette somme ayant été appliquée à des opérations engagées pour le compte de la société, sans que, toutefois, le conseil d'administration de celle-ci eût connu et autorisé les virements de fonds effectués, D. L... a été laissé en liberté provisoire.

JEUNES GENS LAS DE LA VIE !

Paris, 1er juillet. — Deux jeunes gens, François Houlier, et Marthe Descamps, descendus hier soir dans un hôtel meublé, 52, boulevard de Clichy et dont les parents résident à Charonne, se sont suicidés ce matin en se tirant deux coups de révolver.

Dans deux lettres laissées par eux pour leurs parents, ils disent être las de la vie.

LE DUC ET LA DUCHESSE D'ORLÉANS DÉCORÉS PAR LE SULTAN

A l'occasion de leur séjour à Constantinople, le sultan a fait remettre au duc d'Orléans le grand-cordon de l'Osmanié et à la duchesse le grand-cordon avec plaque en brillants de l'ordre du Chefakat.

UNE NOUVELLE AFFAIRE D'ESPIONNAGE

Un télégramme de Metz à la « Libre Parole » annonce l'arrestation d'un employé convoyeur français qui accompagne les sacs du grand courrier de Paris. Il serait accusé d'espionnage.

LE PILLAGE DE L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH

Suivant la « Libre Parole », le bruit court que le Président de la République aurait signé la grâce des jeunes gens condamnés à la suite du pillage de l'église Saint-Joseph.

COURSES D'AUTEUIL

Paris, 1er juillet. — Prix de la Porte Dauphine : 1. « Ramuntcho » ; 2. « Niger III » ; 3. « Valois II ».

Prix Condé : 1. « Sylphe » ; 2. « Orizaba » ; 3. « Commandant ». — Prix Saint-Sauveur : 1. « Pétard » ; 2. « Genlis ». — Prix Pride of Kildare : 1. « Le Lys » ; 2. « Gratin » ; 3. « Calabrais ». — Prix Steeple Chase Militaire : 1. « Bleuac » ; 2. « Aspin » ; 3. « Brancomir ». — Prix de la Pépinière : 1. « La Bocca » ; 2. « Storn » ; 3. « Normania ».

UN HOMME FOUDROYÉ PAR UN CABLE ÉLECTRIQUE

Paris, 1er juillet. — Un ouvrier électricien qui travaillait, hier matin, à la pose des fils électriques du Métropolitain, à la section du Châtelet, est tombé sur un câble et a été foudroyé.

LES TROUBLES DE LA MARTINIQUE

Suivant le « Gaulois », le comité général du parti socialiste a donné mandat à M. Zévaès de soulever, avant la clôture de la session, un incident de tribune au sujet des troubles de la Martinique. M. Zévaès mettra, dit-on, une fois de plus, les amis de M. Millerand en demeure d'opter entre leurs doctrines et le ministère.

UN CURIEUX CAS DE LETHARGIE

Saint-Pétersbourg, premier juillet. — Un curieux cas de léthargie s'est produit dernièrement dans le district de Yélets. Dans une famille de petits bourgeois, une jeune fille de seize ans était tombée subitement dans un état de catalepsie qui avait toute l'apparence de la mort. Trois jours après le décès présumé, on porte à l'église le cercueil dans lequel se trouvait le corps de la jeune fille. Après l'absoute, pendant que les parents et les amis faisaient les derniers adieux à la morte, un des assistants remarqua, à sa profonde surprise, que le visage de la prétendue défunte se couvrait de gouttes de sueur et qu'un râle sortait de sa poitrine. On sortit la jeune fille du cercueil et on la rappela à la vie, elle se plaint seulement de légers maux de tête.

LE CONGRÈS DE L'AGRICULTURE

Paris, 1er juillet. — Le Congrès international de l'agriculture s'est ouvert aujourd'hui à 2 heures et demie, dans la grande salle du Palais des Congrès, sous la présidence de M. Jean Dupuy, ministre de l'agriculture. Le ministre avait à ses côtés, M. Jules Méline, président de la Commission d'organisation internationale d'agriculture, et M. Igace Danayr, ministre de l'agriculture de Hongrie. Environ cinq cents professeurs, agronomes et agriculteurs, dont un grand nombre de délégués étrangers, assistaient à cette réunion.

Après un discours d'ouverture très applaudi du ministre de l'agriculture qui, au nom du gouvernement, a souhaité la bienvenue aux congressistes étrangers, M. Méline a retracé l'œuvre accomplie par les Congrès internationaux d'agriculture qui se sont tenus depuis 1889 à Paris, à la Haye, à Bruxelles, à Budapest et à Lausanne, et indique toute l'importance du Congrès de 1900.

Le Congrès, qui durera jusqu'au 8 juillet, a procédé en suite à l'élection de son bureau définitif et à la nominatoin des bureaux de ses sections.

LE CENTENAIRE DE DESAIX

La cérémonie de dimanche. — Les troupes acclamées

Clermont-Ferrand, 1er juillet. — Deuxième journée des fêtes données en l'honneur de Desaix, tué il y a cent ans à Marengo.

Dès l'aube, les rues de la ville présentaient l'aspect le plus animé. Toutes les voies sont envahies par des voitures de toutes formes, sur lesquelles arrivent entassés les habitants de la région, tous en costume de fête. La circulation est presque impossible sur certains points.

Place de Jaude, à onze heures, a eu lieu la cérémonie du Centenaire. Sur une estrade, devant le monument avaient pris place le ministre de la guerre et les autorités civiles et militaires, ainsi que les délégués des municipalités et des Sociétés départementales qui étaient arrivées en cortège. Sur la place et aux abords étaient massées les troupes de Clermont-Ferrand et de Riom en grande tenue.

Le programme de la cérémonie comprenait : une ode triomphale à Desaix de M. Emmanuel des Essarts; des chants patriotiques exécutés par l'Harmonie des Chemins de fer de l'Est ; des discours, dont un du ministre de la guerre, et une remise de décorations.

Le général André a retracé la carrière de Desaix. Il a fait surtout ressortir son profond attachement pour ses soldats, dont il était en même temps l'ami. Il était aimé de ses chefs et de ses soldats, c'est ce qui le rendait invincible.

Ensuite a eu lieu un défilé très correct et très applaudi des troupes que le général de Boysson, commandant le 13e corps d'armée, a présentées. Des cris nombreux de « Vive l'armée ! » ont salué au passage les soldats, dont la tenue était parfaite. Les délégations suivant la troupe ont à leur tour défilé devant le monument, sur lequel elles ont déposé de nombreuses couronnes.

Le ministre de la guerre a quitté Clermont à trois heures, rentrant à Paris.

Un préfet peu courtois

Clermont-Ferrand, 1er juillet. — Un incident s'est produit hier soir, au banquet de la préfecture offert au général André par le département et par la ville de Clermont-Ferrand.

Au moment où M. Dumont, directeur du journal libéral l'« Avenir du Puy-de-Dôme », invité à ce banquet, se préparait à s'y rendre, le chef de cabinet vint, de la part du préfet, le prier de ne pas s'y rendre parce que les quatre députés radicaux, MM. Guyot-Dessaigne, Chammerlat, Bonycisternes et Chambyge, menaçaient de se retirer s'il venait. M. Dumont répondit qu'étant invité, il irait au banquet.

Arrivé dans les salons de la préfecture, M. Dumont pria le préfet de le présenter au ministre, ce qui fut fait. M. Dumont déclara au ministre qu'il n'était pas un ami du gouvernement mais que, dans les circonstances actuelles il tenait à exprimer au ministre l'expression de profond respect pour sa personne et de sincère attachement pour l'armée dont il était le chef.

Le préfet, intervenant, exposa au ministre l'incident et dit à M. Dumont que malgré l'invitation faite, il ne pouvait pas le recevoir ce soir à la préfecture.

M. Dumont demanda au préfet s'il prenait la responsabilité de l'injure qui lui était faite.

— Parfaitement, répondit le préfet.

Après avoir salué le ministre qui paraissait fort ennuyé de l'incident, M. Dumont se retira. Il va envoyer ses témoins au préfet.

LES GRANDES MANŒUVRES DE 1900

L'intérêt des grandes manœuvres de cette année, dont le programme est attendu d'un moment à l'autre, ne sera pas seulement dans le chiffre des forces en présence, — quatre corps d'armée, deux divisions de cavalerie, un nombre considérable de batteries nouveau modèle, etc., — dont l'emploi final en opérations d'ensemble sous le commandement supérieur du général Jamont, généralissime, représentera la mise en mouvement d'une véritable armée de campagne. Les grandes manœuvres de 1891 et 1895 ont offert déjà ce caractère.

L'expérience de cette année empruntera certainement sa plus grande valeur aux leçons de choses tirées de la guerre du Transvaal.

Sans vouloir calquer une grande guerre européenne sur la campagne sud-africaine, d'une nature si spéciale, il n'est pas niable que les questions de tir et d'utilisation du terrain sont appelées à se ressentir des enseignements pratiques fournis par les combats entre Anglais et Boers.

Et c'est en quoi, dans les limites où la convention forcée de ces exercices le permettra, les grandes manœuvres de 1900 acquerront partout une portée qui rapprochera chefs et soldats des solutions vraies pour la guerre nouvelle.

LA CATASTROPHE de New-York

Nombreuses victimes. Immenses dégâts

New-York, 1er juillet. — Voici les détails sur l'incendie des docks du Lloyd de l'Allemagne du Nord, dont je vous ai télégraphié hier la nouvelle, ainsi que les premiers renseignements recueillis.

Les victimes

Il est encore impossible de fixer le chiffre exact des victimes, mais on dit que 250 à 300 personnes en tout, auraient été atteintes ; vingt-cinq cadavres ont déjà été retrouvés, mais un petit nombre seulement d'entre eux, ont pu être identifiés.

Le nombre considérable de victimes s'explique par ce fait que la journée d'hier était consacrée à la visite des navires et les docks étaient couverts d'une foule composée principalement de femmes et d'enfants, venus pour rendre visite à l'équipage des vapeurs.

Des centaines de personnes se précipitèrent dans l'eau pour échapper au feu.

Les dégâts

Les dégâts sont énormes. Ils sont évalués à une somme variant entre 10 et vingt millions de dollars.

Le feu, qui a pris naissance, comme on l'a dit, dans un tas de balles de coton, s'est communiqué ensuite à des tonneaux de whisky, qui ont fait explosion, puis a gagné les appontements du Lloyd, et en quelques minutes s'est communiqué aux transatlantiques qui étaient entrés dans le port.

Les appontements du Lloyd qui ont été détruits en totalité s'étendaient sur un front d'un quart de mille.

On n'a pu également préserver plusieurs autres entrepôts.

Les transatlantiques « Main », « Saale » et « Bremen » sont détruits.

L'empereur « Guillaume le Grand », qui avait pu être remorqué jusque dans le fleuve, avant que le feu ne l'eût complètement gagné, a cependant souffert, et on évalue les dégâts subis par ce bâtiment à cent mille dollars.

Un autre transatlantique, le « Phœnicia », de la ligne Hambourg-américaine, a subi de légères avaries.

La cause du sinistre

New-York, 1er juillet, 10 heures. — On croit maintenant que le feu a été provoqué par l'explosion d'une bonbonne contenant de l'acide carbonique.

Au moment où le sinistre se déclarait sur l'appontement n. 5 le vent soufflait avec violence, ce qui explique la rapidité avec laquelle le feu se communiqua aux wharfs et aux navires amarrés dans les docks.

Dès que l'alarme fut donnée, de nombreux remorqueurs arrivèrent de tous côtés. Sur eux purent prendre place de nombreuses personnes qui sans cela eussent sûrement été au nombre des victimes.

L'intensité du feu

En un rien de temps, tous les docks du Lloyd ont été en feu. Avant qu'on ait eu le temps de les tirer de leur mouillage, dans le port de New-York, les navires accostent la proue à la rive, serrés entre les docks construits sur pilotis, les quatre paquebots allemands, la « Saale » de 5381 tonnes ; le « Bremen » de 10500, le « Main » et le magnifique vapeur de 2700 tonnes l'« Empereur Guillaume le Grand », ont été la proie des flammes. On sait que les trois premiers ainsi qu'un Cargo-boat de la Compagnie Hambourg-Américain, ont été détruits et que le dernier a pu être sauvé, non sans de très graves dégâts.

Tous les navires en feu étaient retirés des docks, et flottaient au milieu de l'Hudson, large en cet endroit de plus d'un kilomètre Le « Bremen » a même dérivé jusqu'aux docks de New-York, où sont les appontements de la Transatlantique française, des Cunards, de la White-Star, etc., et où des dégâts incalculables auraient pu être commis.

Les édifices situés en arrière des docks du Lloyd allemand sont détruits.

Au moment où le feu faisait rage, un inspecteur du Lloyd, nommé Moller, voulut aller prendre la direction des opérations de sauvetage d'un des pontons, on ne l'a plus revu.

La compagnie « Hambourg-Américaine » a dû faire sauter les appontements au moyen de la dynamite, pour empêcher le feu de se communiquer aux autres docks.

La scène vue du rivage était d'une grandeur épouvantable, et des centaines de mille de spectateurs étaient accourus de New-York pour la contempler.

Scènes émouvantes

Les opérations qui ont accompagné le sauvetage de l'« Empereur-Guillaume-le-Grand ont été particulièrement émouvantes, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'on est parvenu à dégager l'énorme bâtiment de la fournaise.

Les ouvrages en bois du navire ont pris feu à plusieurs reprises, et, sans la promptitude de l'équipage, il n'aurait pû être sauvé. Plusieurs marins-chauffeurs ont échappé miraculeusement à la mort.

A six heures, au moment où le steamer « Saale » présentait l'aspect d'une véritable fournaise, on voyait 29 chauffeurs cramponnés aux flancs de ce navire enflammé sur lequel des pompes flottantes lançaient des torrents d'eau. On réussit, après quatre heures d'efforts, à les soustraire au double danger qui les menaçait, mais soixante-dix autres personnes qui se trouvaient sur le navire ont péri.

Le « Main » signale 37 morts et soixante disparus.

D'autre part, on craint que 100 personnes aient péri à bord du « Bremen. »

LES PLAQUES DE VÉLOCIPÈDES PERDUES

Des retards s'étant produits dans la notification aux maires du modèle de la déclaration à faire, par les contribuables, pour obtenir le remplacement des plaques de vélocipèdes perdues ou soustraites, le ministre des finances a adopté les dispositions transitoires suivantes :

1° Toutes les déclarations de perte ou de soustraction, délivrées antérieurement à la réception, par le maire, du modèle officiel, devront être acceptées par le percepteur, en quelque forme qu'elles auront été rédigées et alors même qu'elles n'auront pas été préalablement timbrées. Mais dans ce dernier cas, le percepteur devra les régulariser par l'apposition de timbres mobiles de dimension à payer par les déclarants ;

2° Jusqu'au 15 juillet courant, les déclarations seront valables, même lorsqu'elles auront été faites plus de deux jours après la constatation de la perte ou de la soustraction.

A partir du 16 juillet, toutes les déclarations de perte ou de soustraction devront être rédigées sur papier timbré ou sur une formule imprimée revêtue du timbre mobile avant tout usage, et satisfaire à toutes autres conditions légales et réglementaires.

UN DISCOURS DE M. BRUNETIÈRE

à l'Orphelinat alsacien-lorrain du Vésinet

La distribution des prix décernés aux jeunes filles de l'orphelinat alsacien-lorrain du Vésinet, a eu lieu cet après-midi. M. Brunetière, de l'Académie française, présidait la cérémonie. L'éminent écrivain a prononcé un discours très applaudi, dont voici quelques extraits :

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un « symbole » ; et c'est ce qui m'enhardirait à vous dire que vous en êtes un, et l'un des plus éloquents qu'il puisse y avoir pour des Français. Ne l'avez-vous pas deviné, toutes petites encore, quand vous avez vu se poser et se fixer sur vous des yeux, où la joie qu'inspirent toujours les grâces de la jeunesse s'obscurcissait de je ne sais quelle pitié grave et quelle tristesse méditative ? Mais vous savez du moins, mes chères enfants, vous savez ce que c'est que le souvenir ; vous savez ce que c'est que le regret ; vous savez ce que c'est que l'espérance ; et nous, ce qui nous émeut quand nous vous regardons, filles d'Alsace et de Lorraine, c'est que vous êtes à la fois pour nous l'espérance, le regret, et le souvenir.

. . . . . .

Méditez ce mot que l'un de mes amis, — il s'appelait Victor Cherbuliez, — aimait à répéter : « Quiconque, en ce monde, s'acquitte supérieurement de sa besogne est un homme supérieur. » Le mot n'est pas moins vrai des femmes que des hommes. Je ne sais pas si, comme vous l'avez lu dans les « Contes », on a vu souvent des rois épouser des bergères. Entre nous, je ne le crois pas ! Mais, puisque des esclaves, puisque des servantes sont devenues des saintes, ce que je crois, ce que je sais, mes enfants, c'est qu'il n'y a pas de profession, pour humble qu'elle soit, avec laquelle toutes les vertus de la femme ne puissent faire bon ménage. On vous l'a dit ; je vous le répète : l'expérience vous le prouvera. C'est nous qui faisons nous-mêmes la dignité de nos occupations, elles valent ce que nous valons ; le cœur égalise toutes les conditions.

On nous dit quelquefois, à nous autres qui faisons profession de parler : « Prenez garde ! Vous parlez de trop haut ! Vos paroles passent par-dessus la tête de votre auditoire. » Je réponds : « Qui êtes-vous, vous qui croyez que l'on parle jamais de trop haut ? et qu'est-ce que c'est que parler de trop haut ? » La pire insolence que puisse commettre un homme qui parle, c'est de vouloir « proportionner » son discours à la capacité de son auditoire. Le pauvre homme ou plutôt le sot, le grand nigaud ! Il se croit donc bien supérieur à ceux qui lui font l'honneur de l'écouter ! C'est, mes enfants, ce que je ne croirai jamais ! Il y a, dans un discours, des mots, il y a des sentiments et il y a des idées : si les idées sont justes, les sentiments honnêtes, et les mots clairs, il n'y a pas d'auditoire français qui ne puisse entendre les mots, vibrer aux sentiments, s'approprier les idées. Qu'est-ce donc quand cet auditoire est, comme vous, petites filles d'Alsace et de Lorraine, trois fois français : par la naissance, par l'adoption, et par l'affection singulière que nous vous portons ?

LA CÉRÉMONIE DE DIMANCHE

à la Basilique de Montmartre

Paris, 1er juillet. — Aujourd'hui a eu lieu, à 3 heures, au Sacré-Cœur de Montmartre, une grande cérémonie.

Son Eminence le cardinal Richard devait faire la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, consécration demandée par Léon XIII. Mais le cardinal, très fatigué, avait dû se faire remplacer par Mgr Sebe, Frayssé, évêque de la Nouvelle-Calédonie, et Vidal, évêque des îles Fidji, tous deux maristes.

La vaste nef et les nefs latérales étaient absolument combles ; plus de 5.000 hommes avaient répondu à l'appel des comités du Vœu National et de l'Adoration nocturne.

L'immense chœur était superbement orné de plantes vertes, de drapeaux tricolores, d'oriflammes, des bannières des différentes œuvres de Paris et de beaux cartouches aux armes de Jeanne d'Arc et du Sacré-Cœur.

Les comités du Vœu National et de l'Adoration nocturne étaient présents au complet ; au premier rang on distinguait le prince de la Tour d'Auvergne, comte de Nicolay, M. Raoul de Fleury, etc., etc.

Le discours a été donné par le R. P. Moyet, oblat de Marie Immaculée, de la maison de Marseille ; le prédicateur a commenté la demande de Léon XIII, dont la haute vigilance a voulu que le genre humain accourût aux fêtes de l'Exposition de 1900, fût mis, en cette circonstance unique, sous la protection de Jésus-Christ.

La cérémonie de consécration, rehaussée par les chants et la musique sacrée de la fanfare du Sacré-Cœur, s'est terminée par une procession à l'intérieur de la basilique, et par la bénédiction du Saint-Sacrement.

INDUSTRIE DE L'IMPRESSION SUR TISSUS EN RUSSIE

L'industrie de l'impression sur tissus est une des plus anciennes que possède la Russie ; elle s'y est implantée au XVIIe siècle, mais déjà à cette époque, on connaissait les procédés de teinture au pourpre employés en Asie pour la préparation des étoffes qu'importaient par le Volga, des négociants de Perse et de Boukara.

Les tissus de coton aux couleurs voyantes ont été de tout temps d'un grand emploi dans l'habillement du peuple en Russie. Les besoins de la consommation augmentant, l'industrie de l'impression sur étoffe ne tarda pas à devenir prospère lorsqu'on parvint à fixer solidement les couleurs. Cependant, en 1830, les méthodes de travail étaient restées rudimentaires et, comme partout, l'impression des étoffes se faisait à la main. Ce n'est que quelques années plus tard que furent introduites les machines à imprimer. La production devint alors plus considérable en même temps que diminuait le prix de revient. Grâce aux perfectionnements successifs des machines cette industrie, à laquelle nombre de Français d'origine alsacienne sont venus prêter le concours de leur expérience, prit un rapide et nouvel essor.

Au fur et à mesure des développements des affaires, les fabriques d'impression sur tissus se sont agrandies et ont amélioré leurs ateliers pour la gravure, l'impression et l'apprêt. La plupart d'entre elles ont installé des dépôts dans les grands centres du pays et au moyen de commis voyageurs se sont créés, tant en Russie qu'en Sibérie, des débouchés pour l'écoulement de leurs produits que des taxes douanières mettent à l'abri de la concurrence étrangère.

Parmi les plus importantes de ces manufactures, je crois pouvoir citer celles des Sociétés : Emile Zundel, Albert Hubener, Danilovo, Prokhorov à Moscou ; Nicolas Konschine à Serpoukhov Schlusselbourg près Saint-Pétersbourg ; Scheiber près Lodz ; Tver près Tver ; Kouvaief dans le gouvernement de Valdimir.

Ces fabriques auxquelles est attaché un nombreux personnel technique de chimistes, de dessinateurs et de graveurs, possèdent chacune de 16 à 22 machines à imprimer ayant de 1 à 12 couleurs et produisent respectivement, chaque année de 900.000 à 1.200.000 pièces de tissus de toutes sortes.

[illegible] fabriques d'impression sur étoffes se [illegible] qui s'il suit dans les di[illegible]

Gouvernement de Moscou.....	17	146	7.566.000
— de St-Pétersbourg	5	43	2.450.080
— de Vladimir.....	31	168	11.555.009
— de Pétrokov.....	8	62	1.230.000
— de Riazan.....	1	4	200.000
— de Tver.....	1	15	900.000
— de Kostroma.....	1	8	100.000

Les pièces mesurent 60 archines soit environ 43 mètres. Une machine occupe de 60 à 80 ouvriers.

En Russie, on fabrique généralement des genres plus simples et en plus grande quantité sur un seul et même dessin et un même coloris.

LES AFFAIRES DE CHINE

Point de nouvelles aujourd'hui. Tout ce que nous savons nous arrive de Londres sous la forme du télégramme suivant :

« Le Foreign-Office n'a reçu aucune nouvelle des délégations étrangères à Pékin. »

C'est d'un laconisme qui n'est pas pour calmer les angoisses que fait naître ce mystère persistant. Du moins, le Foreign-Office ne reste-t-il pas muet ; et c'est probablement aussi par lui que nous connaîtrons les nouvelles plus précises quand il en viendra d'Extrême-Orient, puisqu'il n'y a guère que lui qui semble se douter que l'opinion publique a le droit d'être un peu renseignée.

« Nous ne serions pas fâchés, pourtant, dit l'« Eclair », de connaître le rôle exact qu'a joué le contingent français dans l'expédition de lord Seymour. Ce n'est pas tout. Devrons-nous ignorer encore officiellement si des renforts français ont débarqué à Takou ? Où sont ces soldats ? Sont-ils restés à la côte ? Sont-ils partis pour Tien-Tsin ? Le commandant des troupes françaises doit bien, comme son collègue anglais, envoyer des télégrammes à son gouvernement. Il n'est pas possible qu'ils soient tous confidentiels au point que nous n'en puissions rien connaître. »

Le sort des ministres étrangers

Les ministres étrangers ne donnent toujours pas signe de vie et leur silence, qui n'a jamais cessé d'être inquiétant, devient effrayant. Voici dix-sept jours exactement que l'on est sans renseignements authentiques et précis sur leur sort.

Li-Hung-Chang continue de s'amuser ; il vient d'envoyer sa dépêche-circulaire pour annoncer que les ministres sont à douze milles de Tien-Tsin, à Berlin, Vendredi, c'était Washington ; samedi matin, Paris et Saint-Pétersbourg ; aujourd'hui, Berlin. Londres, qui n'a rien reçu, fait la tête et est jalouse. Ce sera sans doute pour demain, et Vienne pour lundi. Tokio fermera la marche mardi.

Ce vice-roi a en lui l'étoffe d'un vaudevilliste ; il voit la scène à faire, mais il la refait trop souvent.

Le secrétaire de la marine, à Washington, a reçu un télégramme de Tche-Fou, 30 juin, disant que, le 19, les ministres à Pékin reçurent l'invitation de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. « Les ministres s'y refusèrent et sont encore à Pékin. »

L'agitation gagne le sud

« Les vice-rois et gouverneurs du Sud ont décidé de refuser d'obéir aux ordres qui leur viendraient de Pékin si les puissances n'arrivent pas à réprimer complètement la révolte dans le nord. Il y a tout lieu de craindre qu'elle ne gagne le sud ; il y a déjà des signes manifestes de rébellion dans la province de Kouan-Tung.

On affirme que le prince Tuan éprouverait une vive terreur à la pensée que les troupes européennes marchent sur la capitale et se disposeraient à l'occuper. Il craint, en effet, une révolte à Pékin même, et n'est pas certain que sa vie n'est pas en danger.

Exploits de Boxers

Les Boxers ont attaqué et pris la ville de Téhin-Tchéou qu'ils ont livrée au pillage. Les missions ont été détruites.

Un placard vient d'être apposé par les Boxers sur les murs de Ka-Ding, ville située à un jour de marche de Shanghai. Cette affiche pousse la population au massacre des étrangers et à l'incendie de leurs habitations.

Les contingents français

Le capitaine Debeauvais à la direction d'artillerie de Cherbourg, est désigné comme adjoint du lieutenant-colonel commandant les groupes de batteries envoyées à Takou.

Le capitaine Gouge, à l'inspection des fabrications d'artillerie, est désigné pour commander le détachement d'ouvriers envoyés à Takou.

Ces trois officiers prendront passage sur le transport « Vinh-Long », qui partira de Toulon le 19 juillet. Les médecins de 1re classe Mottin, Renaud et Martin sont désignés pour servir respectivement aux 1er, 2e et 3e bataillons de marche du corps expéditionnaire.

Encouragements de l'empereur d'Allemagne

Le « Moniteur de l'Empire » publie deux télégrammes adressés par l'Empereur au commandant en chef de l'escadre de croiseurs allemands, l'amiral Bendermann.

Dans le premier de ces télégrammes adressés de Kiel, le 24 juin, l'Empereur exprime au commandant et à l'équipage de l'« Iltis » toute sa satisfaction et sa reconnaissance pour la bravoure dont ils ont fait preuve à Takou et demande à ce qu'on lui fasse, par dépêche, des propositions de décorations pour tous les officiers et pour l'équipage.

Dans le second télégramme envoyé le 30 juin, de Travemunde, l'Empereur exprime la satisfaction que lui cause l'excellente tenue du corps d'expédition, décerne au capitaine Usedom l'ordre de la Couronne de 2e classe et demande à ce qu'on lui envoie des propositions de décorations pour les officiers et pour l'équipage.

Un faux bruit

Paris, 1er juillet. — Le bruit qui a couru relativement à la perte du « Dentrecasteaux » ne repose sur aucun fondement. Ce matin, le ministre de la marine a reçu une dépêche de l'amiral Courejolles qui a son pavillon à bord du « Dentrecasteaux. »

A L'EXPOSITION

LES TRAINS DE PLAISIR

Paris, premier juillet. — Les trains de plaisir sont arrivés ce matin dans toutes les gares parisiennes amenant une foule d'étrangers et de provinciaux qui se sont empressés vers l'Exposition.

En effet, la validité des trains de plaisir n'est, cette fois, que de quarante-huit heures et nos hôtes de deux jours n'ont pas de temps à perdre pour admirer les merveilles de la grande kermesse internationale.

Aussi, malgré le vilain temps, il y a foule dans les galeries ; il a plu toute la nuit et depuis ce matin une pluie fine tombe sans discontinuer.

UN ATTENTAT ANARCHISTE CONTRE UNE FIGURE EN PLATRE

Un attentat anarchiste a été commis cette nuit sur la statue de M. de Canovas del Castillo, le président du conseil des ministres espagnols qui fut assassiné il y a quelques années.

Cette statue, en plâtre, [illegible] près du pont Alex[illegible]